

## Obéissance hiérarchisée

(Autorité et pouvoir)

Je voudrais parler aussi de l'obéissance dans un système hiérarchisé. J'ai déjà dit que tout système, tout groupe humain est hiérarchisé ; il peut l'être de façon formelle ou de façon spontanée et naturelle. Lorsque deux personnes sont en présence, l'une d'elles a toujours une prééminence sur l'autre soit dans l'action soit dans la contemplation, dans l'initiative ou dans la capacité de suivre l'autre.

Du point de vue spirituel, il y a toujours une égalité ou si vous le préférez une double prééminence, mais du point de vue de la vie collective, sociale, la prééminence frappe toujours dans une personne et non dans l'autre.

Prenons un exemple : dans une relation où l'une donne et l'autre reçoit, il y a une égalité parce qu'il est aussi grand de savoir recevoir que de donner. Mais, en termes de communauté, celui qui donne est dans une situation différente que celui qui reçoit. Quand je dis "donne", je ne pense pas simplement à celui qui donne des biens matériels ou spirituels : je pense aussi à celui qui donne un ordre et à celui qui le reçoit. Il y a une structuration inévitable qui est bonne car elle permet une croissance chaque fois que plusieurs personnes sont en présence. Seulement nous avons une tendance à penser que la hiérarchie est une hiérarchie de soumission et une hiérarchie de pouvoir, alors qu'au plus profond d'elle-même, **la hiérarchie est d'autorité et non de pouvoir.**

Le pouvoir (potestas) est la situation dans laquelle un supérieur se trouve pour donner un ordre, pour définir d'autorité une activité ou une situation. L'autorité est différente ; le mot vient du latin "augere", ajouter ; l'autorité est exercée par celui qui peut ajouter un grain sur le plateau d'une balance et le faire pencher d'un côté ; mais ce grain ne peut pas être défini en terme de puissance : le grain

qui est ajouté dans une balance qui est une balance de conviction est quelque chose qui emporte la conviction de soi et non pas à cause de la position hiérarchique que l'on occupe.

Quand le Christ voit nombre de ses disciples s'écarter de lui, il s'adresse à ses Apôtres : "Voulez-vous, vous aussi, me quitter ?" Et Pierre lui répond : "Où irions-nous ? Tu as les paroles de vérité." Ces paroles de vérité, à ce moment-là, n'étaient pas définies par une situation hiérarchique du Christ : il n'était rien, il était quelque chose par rapport à ses apôtres et à ses disciples, c'est qu'ils avaient saisi à travers sa parole et son être quelque chose qui emportait la conviction.

Maintenant, après sa mort et sa résurrection, après le don de l'Esprit Saint, après 2000 ans de chrétienté, quelqu'un qui lirait l'Évangile pourrait dire : "Je dois m'y soumettre. C'est Dieu qui a parlé." Mais au moment où Dieu lui-même parlait à ses disciples, aucune preuve extérieure n'emportait la conviction — il n'y avait que cette certitude intérieure que la parole du Christ porte, qu'elle éveille en celui qui l'entend, la vie, la vérité et qu'elle ne demande aucune démonstration de vérité et certainement pas le secours d'une hiérarchisation extérieure.

En fin de compte, **la hiérarchisation doit se faire sur un plan d'autorité et pas seulement sur un plan de "potestas"**. Toutefois s'il n'y a que le pouvoir sans l'autorité, il se forme une société qui n'est plus chrétienne, une société structurée qui a une armature d'esclaves et de maître, mais non plus une société de frères mutuellement responsables, un, qui ne reconnaissent d'autre maître et docteur que le Christ, qui s'agencent mutuellement de telle façon que le salut soit possible et plus facile à atteindre.

La structuration chrétienne basée sur l'autorité que je viens de définir, a été manifestée par une règle canonique, appelée la 34e règle apostolique quoiqu'il soit certain que les Apôtres étaient morts depuis longtemps lorsqu'on la leur a attribuée. Cette règle dit ceci : "Dans la relation qui existe entre l'évêque qui a la présidence et d'autres évêques, plus jeunes que lui hiérarchiquement, que celui qui a la présidence ne fasse rien sans l'accord unanime des autres et que les autres ne fassent rien sans avoir l'accord de celui qui préside. Car, ainsi, dans cette unanimité, la Sainte Trinité sera manifestée et glorifiée."

Je crois que si, dans les termes d'une communauté grande ou petite, diocésaine, paroissiale ou religieuse, nous nous rappelons cet équilibre parfait qui est défini par le 34e canon apostolique, que **l'unanimité et l'autorité doivent être équilibrées d'une façon parfaite**, mais qu'il ne s'agit pas d'une majorité qui commande une minorité, qu'il ne s'agit pas de mettre au vote un problème et d'écraser ceux qui sont moins nombreux au profit des autres, ou, dans d'autres systèmes de relation, qu'il ne s'agit pas de soumettre ceux qui sont plus nombreux à la décision de ceux qui le sont moins, mais qu'**une harmonie doit être atteinte non pas sur un plan de vote mais sur le plan de la recherche de la volonté de Dieu, on pourrait peut-être résoudre nombre de problèmes.**

L'équilibre d'unanimité ne peut être obtenu, au sein d'une communauté, qu'à la condition de pouvoir se dire les choses non en vue de se souffleter, de s'insulter, pour ne plus avoir les choses sur le cœur parce que c'est l'autre qui, désormais, les a sur le cœur. Ce peut être fait après une préparation sévère qui ferait d'un échange de ce genre une confession publique où celui qui accuse reconnaît d'une part que voir le mal est un péché, ne voir que le mal est un blasphème contre Dieu et contre son œuvre. D'autre part que lorsque nous voyons le mal dans notre prochain, nous n'avons pas le droit de nous dégager de lui, de nous séparer de lui.

Je voudrais terminer cette remarque par quelques images prises dans le livre de Martin Buber : Les récits de Hassidim. Nous y lisons certaines anecdotes qui se rapportent à un rabbin polonais du 18e siècle qui s'appelait Souziya. Voici l'un de ces récits. Un des grands maîtres spirituels de son temps, voyant combien son maître avait de compréhension, de vision de l'invisible, le supplia un jour d'obtenir de Dieu, pour le bien des âmes, qu'il lui fût donné de voir le mal dans les gens qui l'entouraient pour pouvoir éventuellement les aider. Son maître pria, les yeux de Souziya se sont ouverts et il a commencé à lire dans les cœurs des hommes. Un jour, un riche marchand arriva et demanda une entrevue avec son maître. Souziya le vit immédiatement plein d'impuretés et de vices. Il lui dit : "Comment oses-tu, tel que tu es, te présenter devant la face d'un homme de Dieu! Purifie-toi d'abord et demande ensuite d'avoir accès au divin." Et il le chassa. Son maître l'appela et lui dit : "Tu viens de chasser cet homme et pourtant son dernier espoir était que je l'aiderais à se dégager du mal !" Horrifié, le jeune rabbin lui dit : "Oh ! supplie Dieu qu'il me rende incapable de voir le mal !" "Non, lui répondit son maître, les dons de Dieu sont irréversibles, mais je vais le supplier de te donner le don de **voir le mal chez les autres et de reconnaître que ce mal tu le partages en même temps, qu'il soit tient autant que celui de l'autre.**"

Encore un autre récit. Au cours d'un voyage, Souziya entre dans une hôtellerie. Il reconnaît sur le visage de l'hôtelier tous ses crimes passés et tous ses péchés ; il est profondément ébranlé d'une sainte horreur. L'hôtelier lui propose de la nourriture, il la refuse; de la boisson, il n'en veut pas. La seule chose qu'il demande, c'est un coin pour se retirer. On lui donne une chambre, il ferme la porte, se jette à genoux et commence à pleurer devant Dieu de ce mal qui est le sien parce qu'il est celui de son frère. L'hôtelier n'a jamais vu un voyageur dont le premier souci n'est pas de casser la croûte et de boire un verre ; il se glisse,

écoute, pousse la porte et il voit ce jeune rabbin à genoux devant Dieu, qui lui fait dans tous les détails la confession de sa vie à lui, l'hôtelier, qui pleure et se lamente sur chacun des crimes et des péchés commis par l'hôtelier, et qui demande grâce sans savoir la discerner de lui-même parce qu'ils sont un.

L'hôtelier est tellement frappé d'horreur, non de la liste de ses péchés, mais en voyant ce qu'un homme de Dieu peut ressentir lorsqu'il est plongé dans le péché, qu'il tombe à genoux, il pleure, se repent et se relève un homme nouveau. Des années plus tard, on demandait à Souziya comment il se faisait qu'il savait éveiller la repentance, la componction et donner une vie nouvelle à ceux qui venaient à lui. Il répondit : "Quand un pécheur vient, qui est incapable de se repentir ou qui ne veut pas le faire, je descends degré par degré, marche par marche jusqu'au plus profond de son âme. **J'attache la racine de son âme à la racine de la mienne et je commence à pleurer son péché qui est le mien. Et il arrive un moment où ma lamentation devient la sienne et où il se relève guéri.**"

Pensez à cela en termes de communauté, de rencontres humaines entre membres d'une communauté. Nous sommes, dans toutes les Eglises chrétiennes, dans une période où les tendances, les visions, les sensibilités sont infiniment plus variées qu'elles ne l'étaient autrefois ; et nous avons une tendance, que nous croyons légitime et qui peut l'être jusqu'à un certain point, de nier une voie en faveur d'une autre. Si nous avons le discernement des esprits, ce jugement peut être légitime, plus souvent il ne l'est pas, il est grevé d'aveuglement. Mais si nous savions regarder non pas ceux qui ont raison, mais ceux qui, de notre point de vue, ont tort, et nous dire : "C'est nous qui avons tort", et non "C'est lui qui a tort", "C'est nous qui sommes dans l'angoisse", et non "C'est moi qui suis dans l'angoisse" ; **"C'est notre problème", et non "C'est le problème de la communauté"**.

Si nous pensions dans les termes que j'ai essayé de vous exposer plus haut, dans cette compassion double avec le Christ et avec le pécheur, **si nous pensions en termes de réintégration et non de jugement**, si nous nous rendions compte que, dans toute la communauté, c'est celui qui a raison qui devrait être tenu pour responsable de celui qui a tort, et que celui qui a tort, ne doit pas être tenu pour responsable de son erreur. Si toi qui as raison, tu es incapable de faire voir la vérité à l'autre, comment voudrais-tu que celui qui est aveugle la voie ?

Et si, moins souvent que nous ne le faisons, nous pensions que notre prochain devrait être à notre image, assurant évidemment que notre image est à celle de Dieu, nous arriverions peut-être à nous traiter différemment. Certes cela n'empêcherait pas que nous ayons des divergences profondes, des sensibilités incompatibles, que nous soyons à une période de crise qui a duré et qui durera peut-être encore des années. Nous pourrions nous concevoir d'une façon tout à fait nouvelle et différente.

Si nous pouvions dire : "Seigneur, pardonne, c'est mon péché" et parler du péché de l'autre. Si, au lieu de discerner avec cette netteté, cette crudité "moi" de "lui", nous nous disions : "**Nous sommes un corps**. Si un membre souffre, le corps entier souffre ; retrancher un membre, ce n'est pas sauver le corps, c'est le guérir d'une maladie pour le soumettre à une infirmité", alors nous pourrions avoir une patience beaucoup plus grande.

Je crois que nous pourrions l'avoir si nous n'avions pas une attitude malade par rapport à l'ordre et à la structure immuables. Nous devons avoir foi dans le chaos! Non dans le chaos que nous créons, pas en mettant du désordre là où il pourrait ne pas y en avoir, mais dans le chaos qui est ce monde intérieur à nous-mêmes, à nos communautés, qui n'est pas encore l'harmonie du Royaume de

Dieu. Ce chaos existe, nous avons foi en lui sur les bords ; nous concevons très bien que l'imperfection puisse être corrigée. Mais quand, d'un regard plus approfondi ou simplement, parce qu'il y a une éruption, nous voyons les profondeurs qui remontent à la surface avec toutes les possibilités du chaos primitif, nous avons peur et nous oublions que le verset de la Genèse nous dit que tout était chaos et que l'Esprit de Dieu "couvrait" l'abîme. Il y a un abîme en chacun de nous, dans chaque communauté, entre chaque personne, et pourtant l'Esprit de Dieu souffle au-dessus de tout abîme et sa voix, au moment qu'il choisit, peut faire apparaître, de l'intérieur de ces ténèbres où elle n'était pas incluse, la vie jaillie de profondeurs où il n'y avait pas de vie, et établir, dans l'harmonie d'un cosmos, d'un être entièrement organisé, harmonisé, le chaos même dont nous avons peur.

Souvenez-vous de cette phrase de Nietzsche qui disait : "Il faut porter en soi un chaos pour pouvoir donner naissance à une étoile !" Que pourriez-vous attendre d'un être totalement organisé où vous ne pourriez déplacer aucun élément de structure sans que tout apparaisse faussé. Ayez foi dans le chaos qui vous est intérieur, ayez foi dans le chaos qui est la situation humaine, ayez foi lorsque le chaos se fait jour parce qu'il est là-même lorsqu'il ne se fait pas jour, mais n'ayez pas foi dans le chaos comme tel mais dans ce fait que le Dieu vivant qui a appelé le chaos à l'être pour qu'il devienne la parfaite harmonie du Royaume, et la force, la puissance et la tendresse nécessaires pour que le chaos intérieur, le chaos humain, le chaos chrétien se résolve enfin dans le Royaume.

### **Métropolitaine Antoine de Souroge**

*(Extrait des archives du Métropolitaine Antoine de Souroge:  
<http://masarchive.org/Sites/Site/French.html>)*